

Brouillon du texte paru in Françoise Bader (éd.), *Langues indo-européennes*, Paris, Éditions du CNRS, 1994, 43-64.

La méthode comparative.

Problèmes épistémologiques en diachronie linguistique

Marie-José Reichler-Béguelin

Université de Neuchâtel

1. Pratiques spontanées de l'étymologie

1.1. Le cratylisme et ses procédures

Socrate à Hermogène: "Ignorez-vous, bienheureux homme, que les premiers noms établis ont été comme enfouis par ceux qui voulaient en rehausser la magnificence. Ils y ont ajouté des lettres ou en ont ôté pour l'euphonie et ces mots ont été tordus dans tous les sens, soit avec l'intention de les embellir, soit par l'effet du temps. Témoin le mot *katoptron* (*miroir*): ne trouves-tu pas étrange qu'on y ait intercalé un *r* ? Voilà ce que font, j'imagine, ceux qui, sans aucun souci de la vérité, se mêlent de modeler la prononciation: à force d'insérer des lettres dans les noms primitifs, ils finissent par les altérer au point que personne au monde ne saurait comprendre ce que le mot peut bien signifier." (Platon, *Cratyle* 414c., trad. E. Chambry)

Lorsque Socrate, en imitateur malicieux de la méthode de Cratyle, cherche à savoir pourquoi un *r* a été intercalé dans le mot grec *kátoptron* "miroir" (*Cratyle* 414c), il pose en fait implicitement la question du lien qui unit cette entité lexicale aux autres mots de la même famille, notamment à l'adjectif *kátoptos* "visible", et au futur *katópsomai* (qui laisse supposer un présent non attesté **kat-óptomai* ; ces formes sont à l'évidence dépourvues de *r*). Mais il opère ce rapprochement sans procéder à l'analyse que nous proposerions aujourd'hui de la finale du mot *kátoptron*. Cette analyse y dégagerait le suffixe *-tron* très répandu de noms d'agents, par rapprochement de la famille paradigmatisée du grec *phére-tron*, *spékt-ron*, *béle-tron*..., cf. latin *-trum* dans *ara-trum*, sanskrit *-tram* dans *vás-tram*, etc.; la voie serait ainsi ouverte à la reconnaissance d'une racine verbale *op-* signifiant "voir", attesté dans d'autres mots grecs comme *ópo:pa* "j'ai vu" (d'autres rapprochements plus sophistiqués comme celui de hom. *ósse* "les yeux", ainsi que le témoignage des langues apparentées: lat. *oculus*, etc., conduirait ultérieurement à postuler une forme plus ancienne de la racine: **ok^w-* < **h₃ek^w*).

Alors que le *motkátotron* reste inanalysé dans le *Cratyle*, pour *me:khané*: "ruse", autre terme examiné par Socrate, une décomposition morpho-sémantique est proposée. Mais cette décomposition sera jugée non scientifique par un point de vue moderne. Elle est en effet uniquement fondée sur une ressemblance sonore approximative, et à nos yeux aléatoire, avec deux autres formes signifiantes: celle de *me:khané*: ("ruse"), *mê:kos* ("longueur") et celle *aneîn* ("accomplir"):

"*Mèkhanè* me paraît indiquer *le fait d'aller loin dans l'accomplissement* d'un travail; car *mèkos* signifie une grande longueur. C'est donc de ces deux mots, *mèkos* et *anéïn* (*accomplir*) qu'on a composé *mèkhanè*." (*ibid.*, 415b)

Une paraphrase, qui se veut étymologique, du sens de *me:khané*: est ainsi avancée sur la base d'une ressemblance de sonorités, d'une vague analogie formelle qui sert d'étai à une spéculation d'ordre sémantique. On est tout proche des jeux de langue très populaires en français moderne comme la charade ou le rébus; on pense aussi à certains procédés définitoires consciemment mis en oeuvre par la poésie ou la littérature, et que les célèbres gloses de Michel Leiris portent à leur plus haute expression:

"Matador: damassé il *mate* la mort et la *dore* d'aromates."

Cet énoncé exploite, comme dans l'exemple de *me:khané*., diverses associations lexicales, lesquelles sont engendrées, par allitération et anagramme, à partir de la structure phonique du mot *matador*. J'ai signalé en italique, dans la citation, les phonogrammes qui assurent une réitération du *definiendum* dans le *definiens* (le titre même de l'oeuvre de Leiris, *Glossaire j'y serre mes gloses*, est construit sur le même principe).

1.2. L'étymologie populaire

Les exemples rapportés au paragraphe précédent illustrent une pratique de l'étymologie bien ancrée dans l'usage spontané des sujets parlants: la recherche du "vrai" sens des mots, qui peut être accessoirement conçu comme leur sens ancien, primordial, est très souvent confiée aux rapprochements intuitifs qu'autorisent les analogies de signifiant. L'activité métalinguistique des jeunes enfants fourmille de phénomènes comparables; l'enfant qui cherche à trouver une motivation à un mot quelconque la fonde très volontiers sur une similitude sonore, rime, assonance, paronomase, etc.:

"Madame *Sonia*, parce que c'est elle qui fait *sonner* la cloche" (S., 6 ans, citée par Bonnet et Tamine, 1985, je souligne)

C'est par un même processus également que les sujets parlants remotivent, au prix souvent d'une déformation, certaines unités lexicales soit d'origine étrangère, soit devenues inanalysables: fr. *choucroute*, adapté de l'all. *Sauer-kraut*, littéralement "fermentée-herbe", a ainsi été rapproché de *chou*, de manière purement interne au français, et au mépris du sens originel; quant à a.fr. *coute-pointe*, de *coute* "couverture", variante de *couette*, et *pointe*, participe de *poindre*, "cousue", il a été transformé en *courte-pointe*, ce qui indique une réinterprétation totale, entérinée par l'histoire, d'un mot que l'évolution linguistique avait rendu obscur (dans ce cas, un *r* a bel et bien été intercalé dans le mot... Pour d'autres cas relevant de ce qu'on appelle l'étymologie populaire, voir F. de Saussure, 1916 = 1972, 238-241).

1.3. Etymologie spontanée et "vérité" linguistique

Dans tous ces exemples, qui illustrent une pratique non théorisée de l'étymologie, notons que rien ne différencie méthodologiquement une explication de type synchronique, interne à un état de langue donné (*matador*, *Sonia*), d'une explication à prétention diachronique ou historique (*me:khané:*). Confrontées à une entité lexicale quelconque, l'une comme l'autre en exploitent sans règles strictes le matériau signifiant afin de produire une paraphrase interprétative. Qu'elle vise ou non une origine, cette paraphrase se veut éclairante, révélatrice d'une vérité profonde sur le mot (*étymos* = "vrai"). Mais, comme elle n'est pas poursuivie systématiquement, pour elle-même, elle a souvent les apparences d'une réinterprétation idiosyncratique, mise au service d'une visée argumentative propre au discours où elle s'insère; cela même quand elle prétend reposer sur un savoir linguistique:

"... la parole littéraire est fatalement *abolie*, dans le sens étymologique du mot: c'est-à-dire: venue de loin (*aboleo*).\" (G. Agamben, *L'origine et l'oubli*; en fait, lat. *aboleo* signifie \"je détruis\".)

Longtemps, l'activité étymologique a ainsi fonctionné par rapprochements ponctuels, sur la base de procédures heuristiques hasardeuses, inaptées à mettre un frein à quelle spéculation que ce fût. Sur de tels fondements, il a par exemple été possible de soutenir durablement l'idée, encore représentée au XVIIIe siècle dans l'article *Langue* de l'*Encyclopédie*, que tous les idiomes d'Europe descendaient de la langue biblique et adamique qu'était l'hébreu, les entités lexicales ayant subi dans les diverses langues des permutations de syllabes ou de "lettres", bien entendu

postulées *ad hoc*¹. Aujourd'hui, une telle hypothèse nous apparaît infondée, aberrante: d'où la tentation de condamner purement et simplement l'étymologie spontanée comme un sous-produit de l'ignorance, une source potentielle de faux savoirs sur la langue.

Toutefois, le problème du statut qu'il convient d'accorder à certaines analyses que la linguistique dite scientifique ne saurait reprendre à son compte n'est pas aussi simple qu'il n'y paraît. Depuis Saussure en effet, on sait par exemple que la langue, conçue comme produit de l'activité des locuteurs, "fait des fautes, mais qui n'en sont pas":

"La langue ne peut pas procéder comme le grammairien, elle <est à> un autre point de vue et les mêmes éléments ne lui sont pas donnés, elle fait ce <qui par> le grammairien est considéré comme des erreurs <mais> qui n'en <sont> pas, car il n'y a de sanctionné par la langue que ce qui est immédiatement reconnu par elle." (Saussure, *CLG/Engler* 2759-60, I R 2.65-66)

En tant que symptôme du comportement grammatical des sujets parlants, l'étymologie spontanée véhicule bel et bien une "vérité" sur la langue, même si ses hypothèses n'ont pas droit au label de certitudes historiques. C'est ainsi que l'analyse de *kátoptron* par intercalaison d'un *r*, à première vue invraisemblable, atteste indirectement une réalité linguistique de la synchronie attique: car les inscriptions de l'époque présentent souvent une variante *katropton* (avec anticipation du *r*), confirmant que la forme n'était plus ressentie comme un dérivé incluant le suffixe *-tron*; l'existence de cette variante fournit par ailleurs une explication au brouillage morphologique dont le mot semble avoir été l'objet. Dépourvue de valeur historique probante, l'analyse socratique vaut donc néanmoins comme indice des réinterprétations auxquelles les sujets parlants soumettent constamment les unités linguistiques.

2. Comparaison et reconstruction dans la méthode historique

2.1. Conditions d'application de la méthode: l'analyse du mot en sous-unités

Il fallait, on s'en doute, un renouveau méthodologique important pour que l'étymologie acquît le statut d'une véritable science, visant une connaissance rationnelle des états linguistiques antérieurs aux premiers documents attestés, une

¹Sur de telles bases, l'idiome ancestral pouvait tout aussi bien être le flamand, le français, le suédois, le scythique, au gré des idéologies et selon les postulats de traditions parallèles: cf. Olender, 1989, 13-20.

connaissance élaborée pour elle-même et sans préjugé. Un des principes importants de la mutation théorique attendue se situe dans la prise en compte d'unités grammaticales, *morphologiques*, de rang inférieur au mot. L'approche étymologique du mot cesse d'être "globale", ou encore fondée sur un découpage gouverné par des associations essentiellement lexicales, en vertu d'un principe de symbolisme phonétique. Dans l'*Encyclopédie* encore, mais cette fois-ci sous l'entrée *Etymologie* (article dû à Turgot et inspiré des travaux de De Brosses), on rencontre l'ébauche d'une méthode nouvelle, où l'"invention" propre à cet art conjectural qu'est l'étymologie se trouve contrôlée par une "critique" permettant d'"apprécier la certitude des étymologies". Selon l'encyclopédiste, l'activité étymologique doit notamment se fonder sur une décomposition grammaticale des mots, entités parfois complexes qui, on le sait, ne recoupent pas forcément les unités significatives minimales:

"L'examen attentif du mot dont on cherche l'*étymologie*, et de tout ce qu'il emprunte, si j'ose ainsi parler, de l'analogie propre de sa langue, est donc le premier pas à faire. [...] avant de chercher l'origine d'un mot dans une langue étrangère, il faut l'avoir décomposé, l'avoir dépouillé de toutes ses inflexions grammaticales, et réduit à ses éléments les plus simples."

A ceux qui expliquent lat. (*insula*) *britannica* par hébreu *baratanac* "pays de l'étain", il est ainsi objecté que le mot latin est un dérivé formé de deux éléments (*britann* + *ica*), qui doivent recevoir des explications distinctes. Ainsi, la spéculation génétique se trouve confrontée à une première exigence de rigueur: l'identification préalable des unités morphématiques (racines, affixes, désinences).

Quelques décennies plus tard, le principe du découpage morphologique recevra une impulsion déterminante avec la révélation des analyses produites sur le sanskrit par les grammairiens indiens, dont la technique descriptive dégagait avec une grande rigueur la racine et les autres sous-unités du mot (Rousseau, 1984, 312-316). Or, l'attention portée aux éléments grammaticaux (marques de genre, de nombre, de cas, de temps, de personne, etc.), et non plus prioritairement aux éléments lexicaux, aura une incidence de première importance sur la scientificité de la méthode en linguistique historique. En effet, les signes grammaticaux, au contraire des lexèmes, sont peu susceptibles d'emprunts de langue à langue. La coïncidence, entre deux langues, d'éléments grammaticaux, peut donc se révéler particulièrement décisive quand il s'agit de fonder sur des bases incontestables l'existence d'une communauté d'origine.

2.2. Comparer, reconstruire

2.2.1. Séries de correspondances et apparemment linguistique

La méthode comparative proprement dite naît donc avec la "découverte" du sanskrit, langue de l'Inde avec laquelle les Occidentaux étaient en contact depuis le XVI^e siècle, mais dont les ressemblances nombreuses avec les langues d'Europe (latin, grec, gotique, vieux-slave, langues baltes, celtique, etc.) ne frappèrent véritablement les esprits qu'à la fin du XVIII^e siècle et ne furent étudiées systématiquement qu'à partir du début du XIX^e, avec les travaux révolutionnaires de Bopp et de Rask². Aux premiers comparatistes, on doit d'avoir substitué aux rapprochements ponctuels, isolés, la quête de *séries* de correspondances, permettant d'exclure la possibilité d'emprunts réciproques ou de coïncidences fortuites, et donc de conférer une assise solide à la notion d'apparemment linguistique. Dès lors, il fut admis que seule la mise en lumière de *réseaux de concordances* réguliers, comme ceux qui sont faciles à constater entre les langues romanes, toutes issues du latin, était de nature à apporter la preuve que deux langues remontent effectivement à un même prototype (cf. Meillet, 1925).

2.2.2.1. Des formes observées au prototype: induction, déduction

"...deux langues sont dites parentes quand elles résultent l'une et l'autre de deux évolutions différentes d'une même langue parlée antérieurement."
(Meillet, 1937, 16)

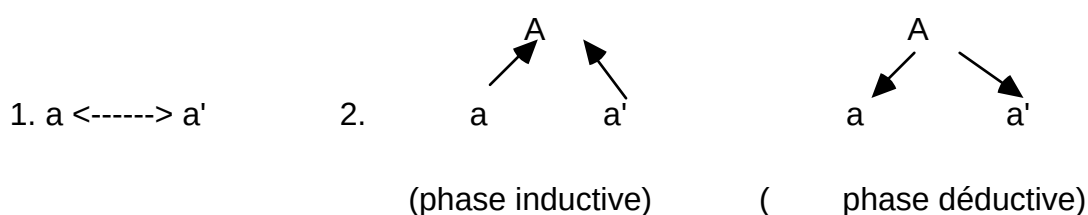
La simple constatation des relations entre langues d'une même famille, intéressante en soi, n'a toutefois pas suffi à combler l'ambition des comparatistes: depuis plus de 150 ans, la grammaire comparée des langues indo-européennes s'est donné pour tâche plus précise de *reconstruire* l'idiome hypothétique qu'on a convenu d'appeler "indo-européen"³, c'est-à-dire la langue-source non attestée dont découlent (entre autres) la plupart des langues modernes d'Europe.

La méthode comparative comporte donc deux étapes: la *comparaison* proprement dite, fondée comme on l'a vu sur l'observation de correspondances régulières (phonétiques, grammaticales, lexicales, syntaxiques, voire

² On ne présentera pas ici d'histoire de la grammaire comparée, la perspective de ce chapitre étant orientée vers les stratégies épistémologiques. Pour des renseignements complémentaires sur les premiers comparatistes, voir par exemple Meillet, 1938, 453-483; Leroy, 1971, 17-57; Mounin, 1974, 156-217; Auroux (éd.), sous presse.

³ Sauf dans la tradition allemande, qui utilise encore l'adjectif *indogermanisch*, "indo-germain": sur les avatars terminologiques, non innocents, qui marquèrent la naissance de la grammaire comparée, voir Olender, 1989, 27-30.

phraséologiques) d'une langue à l'autre; puis la *reconstruction*, consistant à restituer, sur la base des correspondances établies, le prototype indo-européen d'où proviennent les diverses formes historiquement transmises. A l'intention de ses étudiants, F. de Saussure a limpidement caractérisé la démarche méthodologique de l'indo-européaniste (Reichler-Béguelin, 1980, 24): dans un premier temps, une relation est établie entre deux observables a et a' (étape 1 dans le schéma ci-dessous); dans un second temps (étape 2), un raisonnement inductif permet de poser A, la forme postulée dont on considérera que découlent respectivement a et a' (phase déductive du raisonnement):

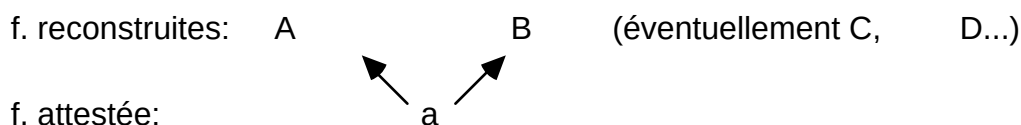


Ainsi, la comparaison de lat. *medius*, skr. *mádhyah*, gr. *mésos* (dial. *méssos*, *méttos*), got. *midjis*, etc., autorise la reconstruction d'un prototype **med^hjos* "situé au milieu", apte à rendre compte des diversités phonétiques que présentent les formes attestées. A noter que a et a' peuvent aussi être des variantes propres à une seule et même langue: ainsi *ger-* et *ges-* dans lat. *gero*, *gestus*, ramenées toutes deux par reconstruction interne à une forme plus ancienne unique **ges-*, dont la sifflante a subi le rhotacisme en position intervocalique, mais non devant la dentale *t* de *gestus*. La reconstruction des signifiants se fonde sur la reconnaissance de règles d'évolution phonétique précises et propres à chaque idiome pour une période donnée, règles que les néo-grammairiens de la seconde moitié du XIX^e siècle baptisèrent du terme de "lois" phonétiques.

2.2.2.2. Cas de figure de la reconstruction: unification (réduction à l'unité) vs distinction

Dans les exemples examinés précédemment, le raisonnement inductif conduisait à poser, à partir d'observables formellement distinctes, un prototype unitaire, présumé plus ancien et subsumant leurs divergences: il s'agissait, intellectuellement parlant, d'une démarche d'unification. Mais l'évolution linguistique n'est pas faite que de différenciations. Il arrive aussi que des unités initialement

différentes aient été confondues, réduites à l'unité au cours du temps. On se trouve dès lors devant la tâche, cognitivement plus difficile, d'avoir à *distinguer*, derrière une entité attestée, les (au moins) deux éléments hétérogènes dont elle représente éventuellement le syncrétisme:



C'est grâce à une démarche du second type qu'autour des années 1875, la vision que l'on se faisait du système vocalique indo-européen s'est progressivement renouvelée. Jusqu'alors en effet, il était admis que le *a* indo-iranien, qui répond très souvent en latin et en grec tantôt à *e* et tantôt à *o* (cf. skr. *jānas-*, qui nivelle la diversité vocalique observable dans gr. *génos*, lat. *genus* < **genos*), reflétait directement l'état de la langue primitive, les autres langues présentant des différenciations contextuelles mal expliquées (on opérait donc dans ce cas une reconstruction par unification). Les efforts conjugués d'Amelung, Brugmann, Collitz, Saussure et quelques autres, ont conduit à une inversion de perspective. Ces auteurs ont progressivement démontré que le *a* sanskrit recouvrait des réalités hétérogènes: résultat du traitement des sonantes voyelles **m* et **n*, ancien **e* entraînant la palatalisation d'une vélaire antérieure (**k^we* > skr. *ca*), ancien **o* maintenant au contraire l'articulation occlusive de la vélaire antérieure (cf. skr. *kátara-* en regard de gr. *pótero-* < *k^wotero-*), etc. C'est ainsi un modèle de reconstruction par distinction qui a définitivement prévalu sur ce point précis de la doctrine, conduisant à mettre en évidence, en indo-européen, le statut morpho-phonologique fondamental de la voyelle apophonique **e/o*.

La reconstruction des significations, illustrée avec tant de brio par les travaux d'E. Benveniste, obéit aux deux mêmes cas de figure. Face à deux morphèmes formellement identiques, mais distincts quant à leur sens, elle opère très souvent par synthèse, ramenant les deux formes à l'unité grâce à une opération de généralisation sémantique. Sur le plan évolutif, cela revient à postuler qu'une entité lexicale ou grammaticale donnée a connu historiquement une situation de polysémie, débouchant ou non ultérieurement sur une scission homonymique⁴. Dans le cas le

⁴ On considère qu'il y a homonymie (fortuite ou historiquement acquise) entre deux signes de la langue quand leur forme est identique et que la signification de l'une ne se laisse pas (ou plus) calculer logiquement à partir de l'autre (ex.: fr. *grève*₁ "plage de sable" et *grève*₂ "arrêt de travail",

plus frappant, les formes attestées dans une ou plusieurs langues apparentées sont des contraires ou des contradictoires, tout en présentant une identité formelle: ainsi hittite *dattari* "il est pris" et lat. *datur* "il est donné", dont l'unification est possible à condition de supposer, pour la racine **deh₃-* habituellement traduite par "donner", un sens premier tel que "saisir" ou "échanger" (Benveniste, 1951 = 1966, 316). Cette analyse est rendue hautement vraisemblable par tout ce que l'on sait des pratiques du don contraignant dans les sociétés primitives; voir aussi le sens de fr. *louer* = "donner/prendre en location". De même, la réduction d'autres polysémies mettant en jeu des inversions actantielles, proposées par F. Bader, 1984 (racines à "diathèse double" type **kel-* "entendre"/"appeler", **leuk-* "voir/briller", etc.), trouve une confirmation dans l'existence bien assurée, dans les langues modernes, de radicaux dits neutres ou symétriques: cf. fr. "il casse la branche"/"la branche casse", "il claque la portière"/"la portière claque", voir aussi les nombreux cas plus ou moins néologiques tels que "je déprime" face à "cette corvée me déprime", et (à l'inverse) "il démarre la voiture" face à "la voiture démarre". D'autres réductions, tout aussi spectaculaires car elles rapprochent des termes appartenant à des champs sémantiques différents, sont rendues possibles quand une entité lexicale a donné lieu à des emplois métaphoriques. F. Bader (cours à l'EPHE, 1989-1990) met en lumière un phénomène de ce type à propos d'une racine **seh₂-*, d'abord appliquée à la technique du liage (skr. *syāti*, all. *Seile*, etc.), puis utilisée métaphoriquement dans des termes concernant la composition poétique et musicale, notamment à l'initiale de noms propres anciennement motivés comme *Homère* et *Hésiode*.

On signalera qu'il n'est malheureusement pas possible d'accorder une égale vraisemblance à l'ensemble des polysémies qui ont été, parfois abusivement, attribuées à l'indo-européen, notamment par le biais des racines servant d'entrées aux dictionnaires étymologiques (on pourrait ainsi critiquer maints regroupements opérés chez Pokorny, 1959-1969).

Corollaire des phénomènes de spécialisation diachronique, la reconstruction sémantique par unification s'oppose stratégiquement à la reconstruction par distinction, plus difficile à étayer, mais fort intéressante en ce qu'elle contribue à récuser une idée simpliste: celle d'une langue indo-européenne "primitive" au stock lexico-grammatical restreint, qui ne se serait enrichi et diversifié que

issus d'un même étymon, mais clairement ressentis aujourd'hui comme deux mots distincts). En lexicographie, le tri entre cas de polysémie et cas d'homonymie est loin d'être simple même pour une langue moderne et donne lieu à des options divergentes selon les dictionnaires, portés soit à privilégier un point de vue historique, soit un point de vue strictement synchronique: voir Gardes-Tamine 1988, I, 109-110.

progressivement, au cours du temps. La reconstruction par distinction permet en effet de montrer qu'une entité lexicale donnée résulte de la fusion de deux radicaux initialement séparés, phénomène bien attesté dans les traditions linguistiques (cf. le cas du français qui tend à confondre *décrépit* <lat. *decrepitus* "usé par l'âge" et *décrépi* "dont on a enlevé le crépi": Saussure, 1916 = 1972, 119-120)⁵. Ainsi, Benveniste a-t-il par exemple postulé que gr. *dómos* "maison" résulte de la confluence tardive d'un dérivé thématisé d'un nom-racine **dom*, terme institutionnel désignant une institution politique, un cercle de parenté, avec un dérivé thématique de la racine **dem-(h₂)-* "construire" (1955, 15-29; l'article contient des explications analogues pour d'autres racines). Pour J.-C. Milner, la démonstration benvenistienne par excellence se signale précisément par la mise en évidence qu'un objet linguistique attesté comme unité doit en réalité être compté pour deux (Milner, 1985, 319): affirmation peut-être un peu rapide, étant donné les nombreux cas d'étymologie par unification qui parsèment le *Vocabulaire des institutions indo-européennes* (l'exemple de **deh₃-* mentionné *supra*, peut paraître tout aussi typique de la méthode reconstructive de Benveniste⁶). Ce qui est incontestable, c'est que celui-ci a exprimé sans ambiguïté le souci de définir "les critères qui permettent d'identifier l'une à l'autre des significations non pareilles" (1955, 14), en vue de fonder et d'équilibrer, en sémantique reconstructive, les démarches d'unification et de distinction.

2.3. Statut des racines et des autres éléments reconstruits

Deux positions principales s'affrontent quant au statut des entités reconstruites. Pour les uns, partisans de l'école réaliste ou substantialiste, la méthode aboutit à la restitution de formes "phonétiques" complètes et concrètes, voire de paradigmes entiers, assignables à peu de réserves près à l'idiome d'origine

⁵ Citons également *paon* et *pavaner*, spontanément rapprochés aujourd'hui dans la conscience des francophones alors que le premier est issu de lat. *pavo*, *pavonis*, et que le second est dérivé de *pavane*, lui-même emprunté au XVI^e siècle à l'italien *padana* "de Padoue". Le langage enfantin peut présenter plus ou moins fugitivement des phénomènes du même genre: plus d'un enfant de 3 à 5 ans utilise, pour un temps, un signifiant neutralisant /KaTo/ portant manifestement à la fois les sens de "gâteau" et de "cadeau".

⁶ Exemple qu'on pourrait enrichir de beaucoup d'autres cas de réduction de polysémie "en vue de restaurer l'unité fondamentale de la signification": voir notamment le cas de la racine **med-*, qui présente des sens attestés très divers dans lat. *medeo* (*medeor*) "je guéris", osque *meddīss* "iudex", irl. *midiur* "je juge" gr. *médomai* "je prends soin de", lat. *meditor* "je médite, je réfléchis, je m'exerce", etc., et qui donne lieu de la part de Benveniste à une réflexion méthodologique sur ce mode de reconstruction sémantique: 1969, II 124-130.

(voir une profession de foi de ce genre, qu'on pourrait qualifier de post-schleichérienne, chez Szemerényi, 1980, 29). Pour d'autres, tenants de l'école formaliste ou algébriste, une forme reconstruite est au contraire à considérer comme une synthèse d'affirmations abstraites portant sur des parties de mots, comme une formule toujours révisable résumant un faisceau de conjectures, formule dont rien ne permet d'affirmer avec certitude qu'elle a été un jour pourvue, telle quelle, d'existence linguistique (p. ex. Saussure, 1916 = 1972, 301).

Contrairement à on qu'on pourrait croire à première vue, l'option algébriste, permettant le calcul et la prédiction, moins naïvement attachée aux phénomènes de surface, a permis les performances heuristiques les plus notoires et les spéculations les plus rentables. Illustrée par le jeune Saussure dans son *Mémoire* paru en 1878, elle a procuré à la grammaire comparée l'une de ses découvertes les plus marquantes, dont la communauté scientifique de l'époque a néanmoins eu beaucoup de peine à reconnaître le bien-fondé. Sur la base d'un raisonnement analogique dont il sera question plus bas, Saussure démontrait prophétiquement l'existence, en indo-européen, de deux phonèmes supplémentaires notés A et O : il se souciait essentiellement de spécifier leur fonctionnement dans les alternances grammaticales, mettant délibérément entre parenthèses le problème de leur contenu phonétique. Longtemps contestée, la réalité des "coefficients sonantiques" (plus tard appelés "schva" et enfin "laryngales") fut prouvée de manière externe, près de cinquante ans plus tard et bien après la mort de Saussure, par le témoignage du hittite nouvellement déchiffré.

Un tel exemple est rare, et trop rares aussi les occasions où de nouveaux matériaux permettent d'évaluer les doctrines en concurrence. De fait, la rigueur progressivement acquise de la méthode comparative ne permet pas d'oublier que l'objet qu'elle s'est assigné est dépourvu d'existence référentielle, l'indo-européen en tant que tel ne nous ayant pas été livré par une tradition écrite. Alors que beaucoup de discours scientifiques décrivent (ou prétendent décrire) des états de choses ou des états de fait, la grammaire comparée a ceci d'original que *par définition*, elle (re)crée un objet, la langue-source, qui n'est accessible que par l'acte de reconstruction lui-même, aucune "évidence perceptive" n'existant préalablement au travail du savant. Dès lors, les notions fondamentales de "système phonologique", de "racine" ou de "cellule morphologique" indo-européens se trouvent au confluent d'une série de problèmes relevant de l'épistémologie autant que de la linguistique. Reconstruire un phonème, un suffixe, ou une racine (au sens d'élément

indécomposable ultime dégagé par l'analyse morphologique, et véhiculant le sens lexical d'un mot quelconque), c'est bien sûr postuler une forme dont on suppose qu'elle a eu une quelconque réalité linguistique dans une synchronique antérieure. Mais c'est, tout autant, faire un acte (créatif) de modélisation, visant à maîtriser la diversité du matériau linguistique observable⁷. C'est aussi et surtout forger, sous la forme d'un sténogramme synthétisant une série d'hypothèses, un outil conceptuel efficace, au service de tâches bien précises. La démarche reconstructive a ainsi permis, à date relativement récente, le déchiffrement de plusieurs idiomes reconnus comme étant de souche indo-européenne (hittite, grec mycénien, tokharien); elle a servi d'auxiliaire à la description de l'histoire des mots, et a autorisé la formulation d'hypothèses culturelles sur l'habitat, l'organisation sociale et économique, la mythologie et les croyances religieuses d'une civilisation préhistorique. Quel que soit le degré de "réalisme" des formes reconstruites, elles sont un accessoire irremplaçable des sciences historiques, comme en témoignent à leur manière aussi bien les travaux des mycénologues que ceux de Georges Dumézil.

2.4. Langue reconstruite et "langue" au sens saussurien

L'activité de modélisation qui est à l'oeuvre en grammaire comparée, donnant accès, par les moyens indirects qu'on vient de voir, à l'idiome ancestral perdu, est à la source du concept de "langue" tel qu'il a été généralisé en linguistique du XXe siècle à partir du *Cours de linguistique générale*. Indépendante de l'opposition nécessaire entre points de vue synchronique et diachronique, la filiation des deux notions se situe au plan cognitif: elle est relative à la saisie des données linguistiques par l'intellect, à la perception des identités et des différences. Car les notions de langue reconstruite comme de langue tout court s'élaborent grâce aux mêmes procédures de sélection et d'abstraction. Toutes deux reflètent une double exigence: d'une part, l'appréhension unificatrice des variantes linguistiques observées (variations interlangues dans le cas de l'indo-européen, allomorphies - libres ou conditionnées, dialectales ou idiolectales - internes à un système linguistique dans le cas du concept de langue); d'autre part et corollairement, le tri ou la distinction des signes homophones sur la base d'un critère stable, le critère sémiotique. Elles se

⁷ Il convient d'évaluer sous cet angle-là, à mon sens, la théorie benvenistienne de la racine indo-européenne (Benveniste, 1935), dont les adversaires ne voient pas que le but est de fournir une *définition opératoire* du fonctionnement radical, plutôt que de pointer des entités linguistiques concrètes (Reichler-Béguelin, 1986).

heurtent par ailleurs aux mêmes problèmes de validation, soupçonnées périodiquement l'une et l'autre d'être des artefacts de grammairiens au lieu de désigner une "réalité" langagière soit révolue, soit contemporaine.

3. Obstacles et limites

Même si beaucoup de comparatistes, réalistes aussi bien que formalistes, affichent une grande confiance dans la méthode qu'ils appliquent, et accordent en conséquence un haut degré de certitude ou de plausibilité aux éléments restitués de la protolangue, plusieurs facteurs sont de nature à tempérer cet optimisme, en même temps qu'ils invitent à méditer, plus généralement, la façon dont le savoir humain construit ses objets.

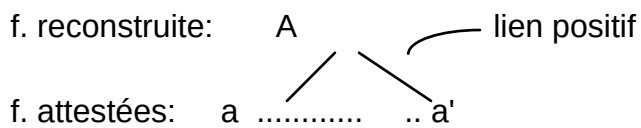
Certains de ces facteurs relèvent des limites inhérentes à la méthode elle-même (**3.1.**); d'autres, aux caractéristiques mêmes de l'objet décrit (**3.2.**); d'autres enfin tiennent à certaines idées reçues des chercheurs, qui sont parfois portés à injecter plus ou moins consciemment dans l'idiome ancestral soit certains préjugés sur la langue primitive, soit certains idéaux de simplicité ou de logique étrangers au fonctionnement des langues naturelles (**3.3.**).

3.1. Place(s) de la subjectivité du chercheur dans l'exercice de la méthode

On l'a déjà esquissé plus haut (cf. **2.2.2.1.**), comparaison et reconstruction apparaissent chez beaucoup de comparatistes comme les deux phases d'une même opération, et reçoivent leur sens l'une de l'autre:

"Si le seul moyen de reconstruire est de comparer, réciproquement la comparaison n'a pas d'autre but que d'être une reconstruction." (Saussure, 1916, 299).

Pourtant, cela ne doit pas masquer le statut bien distinct des relations qui sont envisagées entre les termes comparés d'une part, et entre termes comparés et terme reconstruit d'autre part. Saussure tenait à souligner qu'il existe entre forme reconstruite et formes attestées un lien "positif, historique", alors qu'entre les formes comparées, la relation "horizontale" est "simplement établie par l'esprit, ineffective" (Reichler-Béguelin, 1980, 24); cette situation épistémologique bien particulière, qui consiste à affirmer, sur la base d'une relation conçue subjectivement, l'existence d'une relation positive, peut être symbolisée par le schéma suivant:



Une position différente, privilégiant non le statut ontologique de l'objet-langue, mais le point de vue "rétrospectif" de l'observateur confronté d'une part à la positivité des données linguistiques attestées, et d'autre part au statut évanescent de l'indo-européen, s'exprime en revanche dans les travaux d'un autre grand comparatiste de la tradition française, A. Meillet. Ce dernier a manifesté beaucoup de réserve quant à la possibilité, voire à la nécessité, d'atteindre la langue reconstruite, qui n'est pour lui qu'un moyen commode de se représenter l'histoire des langues, et non un but en soi (cf. Reichler-Béguelin, 1988):

"L'indo-européen est inconnu, et les concordances *sont la seule réalité* qu'ait à étudier le comparatiste. La grammaire comparée *n'a pas pour but de reconstruire l'indo-européen*. " (1937, VIII, je souligne)

Il n'est sans doute pas utile de vouloir trancher à tout prix entre ces deux variantes du formalisme, dont l'une privilégie épistémologiquement les reconstructions, l'autre les comparaisons. On retiendra simplement ici que formes comparées et formes reconstruites peuvent, selon les cas, passer pour le lieu d'une réalité, d'une positivité, ou au contraire être ressenties comme lieux d'intervention possibles de la subjectivité du chercheur: tels sont en définitive les paradoxes internes de la grammaire comparée, les limites spécifiques à la démarche elle-même et qui invitent à ne pas prétendre "tirer de la méthode plus qu'elle ne peut donner" (Hjelmslev, 1966, 166).

3.2. Limites découlant des données elles-mêmes

D'autres obstacles, mis en évidence de manière répétée par les comparatistes eux-mêmes (voir p. ex. Meillet, 1925), sur lesquels je passerai donc rapidement, résultent de l'état fragmentaire et imparfait de notre documentation. D'abord, les langues de souche indo-européenne ne sont pas toutes attestées, certaines ayant disparu sans laisser de traces; d'autres comme le vénète, le gaulois, le celtibère, ne nous sont parvenues que sous forme de bribes. Des langues classiques elles-mêmes, on ne connaît que la partie émergée de l'iceberg: essentiellement une langue littéraire plus ou moins normalisée, à laquelle, de surcroît, le médium graphique fait partiellement écran. Les écarts chronologiques dans les témoignages

sont frappants: alors que le grec mycénien et le hittite sont connus avant le 1^{er} millénaire a. C., les premiers documents lituaniens ne datent que du XVI^e siècle de notre ère, sans que l'on sache clairement mesurer les incidences de cette disparité sur les résultats de la grammaire comparée. Enfin, l'exemple de la famille romane, dont on a la chance de posséder la langue d'origine, nous enseigne que les idiomes issus d'une même tradition peuvent connaître des innovations et des pertes parallèles (ainsi les langues romanes ont-elles innovés par rapport au latin en acquérant toutes la catégorie de l'article). Il en découle un problème insoluble pour la méthode comparative, portée par définition à considérer comme pan-indo-européennes *l'ensemble* des caractéristiques partagées par les langues-filles, et, symétriquement, privée à tout jamais des éléments qui auraient été éliminés sans exception par celles-ci. La prudence s'impose notamment quand deux formes comparables appartiennent toutes deux, dans leurs langues respectives, à des formations productives: elles sont alors susceptibles d'être l'une comme l'autre des créations analogiques relativement récentes. Il résulte de tout cela qu'il n'est possible de restituer de l'indo-européen que des fragments approximatifs, d'époques diverses, bien éloignés de la totalité systématique et synchronique que nous avons pris l'habitude d'appeler "langue".

D'autres difficultés, moins souvent signalées, tiennent à la structuration même du langage humain et à l'interdépendance des différents niveaux d'analyse linguistique. Ainsi, en dépit du fait que les évolutions phonétiques sont *a priori* plus propices à l'observation objective que les changements sémantiques, parce que moins directement liées à des facteurs culturels, la reconstruction d'un système phonologique primitif n'a pas conduit à une solution unique et définitive: ni le nombre, ni la nature phonétique exacte des phonèmes indo-européens ne peuvent être fixés de manière indubitable. Dans les cas douteux, il est frappant de constater que la décision de reconstruire ou non un phonème dépend étroitement des rapprochements morphologiques que l'on est prêt ou non à opérer grâce à lui. Si l'on prend l'exemple célèbre et longtemps controversé des laryngales (cf. 2.3.), leur reconstruction par Saussure n'a été possible que grâce à l'hypothèse, purement *morphologique*, d'une structuration régulière des racines indo-européennes, les racines à voyelle longue de forme *sta-*, *do-*, étant interprétées comme issues de **steX-*, **deY-* (= **steh₂-*, **deh₃-*), par assimilation à un schéma canonique *C₁eC₂* bien représenté par ailleurs: **ten-*, **dem-*, **b^her-*, etc. De manière analogue, la décision de poser d'autres laryngales que le trio plus ou moins incontesté *h₁*, *h₂*, *h₃*,

dépend entièrement de la postulation d'autres régularités, plus ponctuelles cette fois, mais relevant toujours de la "première articulation du langage" au sens de Martinet. Acceptera-t-on, par exemple, de restituer *Eʏ, laryngale palatale, et *Aʷ, laryngale labio-vélaire (admises par Haudry, 1984, 17) ? Ce sera pour rendre compte de certains doublets où alternent une voyelle longue et une séquence voyelle brève + semi-voyelle, ainsi dans *d^he- / *d^hey- "allaiter, téter" et *do- / *dow- "donner, recevoir", et la saisie de ces doublets comme unités morphologiques anciennes, vrai lieu de la controverse, conditionne l'hypothèse phonologique. Voilà pour le *nombre* des unités. Quant à leur contenu phonétique, il faut noter le recours récent aux parallèles typologiques comme moyens de contrôle, sur la base des travaux de Gamkrelidze et Ivanov (voir la synthèse détaillée et la critique de Mayrhofer *in* Cowgill et Mayrhofer, 1986, 92-98). La comparaison typologique a en effet conduit à une révision du système des occlusives postulé pour la proto-langue indo-européenne: l'idée classique d'un système à séries sonores-sourdes-aspirées est remplacée par celle d'un système à séries glottalisées-sonores-sourdes (ces deux dernières avec allophones aspirés), apte à justifier l'absence, ou du moins la grande rareté, d'un phonème *b indo-européen. Relevons que cette conception, actuellement discutée, ne met pas en péril l'acquis étymologique, et notamment ce qu'on sait de la morphologie; elle conduit toutefois à considérer comme conservatrices, en matière de traitement des occlusives, les langues dites "à mutation consonantique" comme le germanique, l'arménien et le hittite.

L'imbrication des conjectures, qui rend pour ainsi dire impossible une unification du savoir en grammaire comparée, se fait sentir davantage encore lorsqu'on passe à l'évaluation des rapprochements morpho-sémantiques eux-mêmes. Si l'on entend par exemple faire remonter à une même racine *b^her- "porter" deux formes comme lat. *fero* "je porte" et *fors* "le hasard", il faut faire une supposition d'ordre sémantique et admettre que le second, ancien nom d'action de forme *b^hr-t(i)-, a connu un changement de sens: "le fait de porter (ou: d'apporter)" > "le hasard". Refusé par Ernout et Meillet dans leur *Dictionnaire étymologique de la langue latine*, ce rattachement rencontrerait pourtant des faits parallèles en grec (où *sumphorá* est en relation très claire avec *phéro*:) et en germanique (voir le signifié du verbe de même racine v. sax. *giburian* = "arriver, se rencontrer"). Quoi qu'il en soit, dès que des significations sont en jeu, le problème se pose de savoir ce qu'est une "évidence" en grammaire comparée. Opérer ou non une reconstruction morpho-sémantique, cette décision dépend bien souvent de l'idée qu'on a du fonctionnement

grammatical de la langue d'origine, des dérivations de sens qu'on y estime plausibles, et aussi du contexte socio-culturel dans lequel on la situe. Ainsi, rapprocher gr. *mántis* de *me:núo*: "je déclare, j'annonce" plutôt que de *maínomai* "je délire" comme l'a suggéré naguère M. Casevitz, implique non seulement un raisonnement grammatical, mais aussi et surtout un enjeu culturel: il s'agit de renoncer, pour un état de langue et de civilisation donné, à la conception romantique du devin vaticinant dans la transe, de remplacer le stéréotype du devin visionnaire par l'idée plus neutre, plus rationnelle, d'un personnage dont le rôle serait d'annoncer, de dévoiler, d'avertir (cf. le sens des composés *kakómantis*, *oio:nómantis*, *oneirómantis*, etc.). Une telle idée prête bien entendu à discussion.⁸

3.3. Obstacles liés aux préjugés éventuels des chercheurs

3.3.1. Métaphores du changement

Pour faire de l'étymologie une pratique rigoureuse, pour élaborer une image scientifiquement fiable de l'évolution linguistique, il est bien connu que les premiers comparatistes se sont appuyés sur le modèle des sciences de la nature⁹. Or, plus d'une fois, en même temps qu'elle était facteur de progrès, la métaphore inspiratrice induisit une vision partiellement erronée du phénomène langagier. Ainsi en est-il du modèle évolutionniste de Schleicher, qui, botaniste de formation et fortement influencé par les travaux de Linné, de Cuvier et de Darwin, contribua décisivement à la mise au point de la méthode reconstructive dans ses travaux de détail, tout en concevant par ailleurs une théorie de l'évolution linguistique curieusement partielle et déconnectée des locuteurs. Selon Schleicher en effet, les langues, assimilées à des organismes naturels, connaissent, en dehors de toute influence humaine, croissance, apogée et déclin: chacune passe tour à tour, dans une phase de perfectionnement, par les types isolant, agglutinant, puis flexionnel, avant de se dégrader au cours d'une nouvelle phase dite de "dégénérescence". Cette théorie, tout en conférant une prééminence injustifiable au type flexionnel dont relève l'indo-

⁸ Même quand l'enquête est possible, et même quand le rattachement d'un lexème à tel ou tel radical ne fait pas de doute, les dérivations sémantiques sont loin d'être toujours transparentes. Citons un exemple tout simple, mais révélateur: dans certaines régions de Suisse romande, on désigne un café au lait du terme *derenversé*, sans que les locuteurs sachent au juste s'il faut attribuer cette appellation à une particularité technique (le café s'écoulant du percolateur serait reversé d'une petite tasse dans une plus grande) ou à une inversion de proportions des composants du "café crème" standard (au contraire de ce dernier, le *renversé* contient beaucoup de lait, peu de café).

⁹ Pour plus de détails, voir les travaux cités note 2.

européen, avait pour particularité de mettre totalement entre parenthèses le caractère social du langage, dont l'étude devenait dès lors une branche des sciences naturelles plutôt que des sciences humaines. Le nom de Schleicher reste d'autre part attaché à la *Stammbaumtheorie* (théorie de l'arbre généalogique), qui groupait de manière commode, mais excessivement rigide, les dialectes indo-européens en branches et rameaux nettement scindés (d'où les notions, ultérieurement contestées, de "langues communes" balto-slave ou italo-celtique); après avoir dominé longtemps, cette doctrine dut céder le pas, dans la seconde moitié du XIXe siècle, devant les progrès de la dialectologie et de la géographie linguistique, qui vinrent confirmer la théorie concurrente préconisée par J. Schmidt (*Wellentheorie*). Selon cette dernière, la propagation de chaque changement linguistique s'opère de manière autonome, à la manière d'ondes s'éloignant concentriquement à partir de points d'origine distincts. D'où une vision beaucoup plus complexe des processus de scission dialectale, une vision plus nuancée également de la langue-source indo-européenne, elle-même non homogène et "toujours déjà" dialectalement différenciée. De son côté enfin, le modèle "mécaniste" des néo-grammairiens (Brugmann, Osthoff, Leskien, Paul, etc.) fit triompher la méthode positiviste en linguistique historique, grâce à la démonstration de l'absolue régularité des changements phonétiques, dont l'action ne peut être contrebalancée que par l'analogie. Il eut néanmoins l'inconvénient de favoriser une vue atomiste des faits de langue, conçus de manière exclusivement historiciste, et indépendamment des micro-systèmes qui les contiennent. Tout se passe donc comme si chaque métaphore du changement ne permettait d'éclairer qu'un des aspects du phénomène linguistique, en omettant de rendre justice aux autres.

3.3.2. De quelques idées reçues sur la langue primitive

3.3.2.1. Répugnance pour l'abstraction

D'autres exemples, plus ponctuels, montreront à quel point les conceptions générales des linguistes sont susceptibles d'influencer leur manière de reconstruire l'indo-européen. Un préjugé de type "primitiviste" a ainsi conduit Specht, après quelques autres, à soutenir que la langue d'origine ne pouvait exprimer des concepts abstraits autrement que par le biais de "personnifications":

"Bereits Usener hat in seinen Götternamen 364 ff. die Anschauung vertreten, dass die Abstrakta jüngere Gebilde sind und sich aus Personifikationen

entwickelt haben. Im Anschluss daran gebührt Kretschmer das Verdienst, Glo. 13, 101 ff. gezeigt zu haben, dass die ursprüngliche religiöse Anschauung der Indogermanen in einer Art non Animismus wurzelte. [...] "Trotzdem kann, im ganzen gesehen, kein Zweifel darüber bestehen, dass die Abstrakta erst aus belebt gedachten Begriffen hervorgegangen sind." (1944, 386 et 391)

Pétri de conceptions animistes, l'indo-européen n'aurait donc, d'après cet auteur, connu que des "concrets", et tous les noms d'action récents devraient être interprétés comme d'anciens noms d'agents. Cette doctrine, on le devine, n'a guère eu de retentissement; elle est d'autant plus contestable qu'elle méconnaît entièrement la fonction linguistique des abstraits, qui ne servent pas à désigner des notions intangibles, mais bien à assurer un certain type de translations syntaxiques (adjectif -> substantif dans le couple lat. *innocens/innocentia*, verbe -> substantif dans *comparare/comparatio*). Toute langue fait usage de telles translations, aucune ne saurait donc être constituée uniquement par un stock de signes à valeur "concrète", comme le voulait Specht dans une vision purement dénotationnelle ou référentialiste du langage.

3.3.2.2. Répugnance pour la polysémie

Le linguiste en général, et le comparatiste en particulier, est parfois victime à son insu d'illusions qui risquent de lui masquer la réalité des mécanismes langagiers. A l'heure actuelle, seule une observation vigilante du fonctionnement des langues vivantes peut éviter certaines erreurs d'appréciation, comme celle consistant à méconnaître, dans les procédures de reconstruction de l'indo-européen, les phénomènes de polysémie, de variation, de neutralisation d'oppositions qui caractérisent l'ensemble des langues naturelles. Par exemple, dans un ouvrage subtil et documenté étudiant la famille lexicale de lat. *cornu* ; gr. *kára*: "tête" et *kéras* "corne"; skr. *sírah* "tête" et *srnga-* "corne", etc., A. J. Nussbaum (1986) commence par remettre en cause l'idée reçue selon laquelle deux formes indo-européennes de base **ker-* et **kerh₂-*, l'une anit, l'autre set, auraient toutes deux colporté une valeur sémantique plus ou moins indifférenciée "tête"/"corne". Il n'admet pas non plus que l'une et l'autre signification aient pu résulter de la spécialisation d'un signifié reconstruit plus général "extrémité supérieure du corps". Or, de manière générale, étant donné ce qu'on sait des polysémies tropologiques, il reste problématique que l'auteur, au long de son ouvrage, exclue *a priori*, pour les items lexicaux considérés,

la possibilité de changements de sens à caractère métonymique, non liés à des phénomènes de dérivation.

Ce qui est contestable ici, ce n'est pas tant le résultat des analyses proposées que le type d'argumentation qui les fonde. Grande est en effet la tentation soit d'imaginer une langue-source à lexique pauvre et maximale polysémie (cf. *supra* 2.2.2.2.), soit au contraire d'injecter dans l'idiome originel un idéal de monosémie et de proscription des variantes de signifiant qui n'est pleinement réalisé que dans les langages formels, en logique ou en mathématique: C. Bally parle ainsi du "double idéal que poursuit la communication: la *linéarité* et la *monosémie*," idéal qui, il faut le redire après cet auteur, n'est pourtant "jamais atteint par aucune langue." (1935, 141)

3.3.2.3. L'ordre (chrono)logique des constituants de la phrase

En syntaxe également, certaines idées reçues peuvent conduire à fausser l'image du prototype par excès d'idéalisation. Ainsi l'hypothèse que dans la phrase simple indo-européenne, "... l'ordre des éléments de l'énoncé est *chronologique* : l'origine, puis les circonstances puis le procès, avec son terme; enfin, le but ou la conséquence de ce procès" (Haudry, 1984, 107). Ne retombe-t-on pas ici dans le cliché naturalisant, un peu désuet, d'une syntaxe à fondement "(chrono)logique", reflétant l'ordre du monde plutôt que les contraintes pragmatiques de l'interaction verbale, c'est-à-dire les nécessités de mise en relief informationnelle et de mémorisation ?

On constate aussi par ailleurs, à travers de tels exemples, qu'un des grands problèmes qui se pose au linguiste est de ne pas confondre "simplicité" de l'explication qu'il propose, et principe unique et immuable de l'économie langagière.

4. Conclusion

Quels que soient par ailleurs les mérites des travaux dont ils sont extraits, les cas mentionnés plus haut peuvent inspirer quelques réflexions méthodologiques, qui serviront de conclusion à cette trop brève étude. En linguistique historique comme en linguistique générale, le plus difficile est de ne pas imposer d'avance un modèle normatif à la langue qu'on cherche à connaître, étant entendu que dans n'importe

quelle description, y compris celle de l'indo-européen, "les représentations intériorisées" qu'on a de l'objet jouent un rôle essentiel (Apothéloz, 1983, 3). C'est pourquoi les comparatistes, toujours en lutte avec les tentations cratylienne ou logiciste, ont à s'interroger en permanence sur les moyens d'accréditation des reconstructions qu'ils opèrent, sur les moyens susceptibles de réduire, dans leur discours, la part de l'argument d'autorité, ainsi que celui, plus ou moins incontrôlable s'il n'est pas étayé, de la "vraisemblance". En privilégiant l'argumentation proprement linguistique, fondée sur une prise de conscience claire et exhaustive du fonctionnement des langues naturelles, en contribuant à l'étude des phénomènes variationnels, et, selon le vœu de Meillet, à celle du "comportement des sujets parlants envers les règles", ils peuvent mettre leur expérience irremplaçable au service d'une meilleure connaissance du changement linguistique, qui conserve beaucoup de ses mystères.

Textes cités

- Apothéloz (Denis), "Eléments pour une logique de la description et du raisonnement spatial", *Degrés* 35-36, automne-hiver 1983, 19 pp.
- Auroux (Sylvain) (éd.), *Histoire des idées linguistiques*, 3 tomes, Bruxelles, Mardaga, dès 1990
- Bally (Charles), *Le langage et la vie*, Zurich, Max Niehans, 1935
- Bader (Françoise), "Autour de Polyphème le Cyclope à l'oeil brillant: diathèse et vision", *Die Sprache* 30/2, 1984, 109-137
- Benveniste (Emile), *Origines de la formation des noms en indo-européen*, Paris, Adrien Maisonneuve, 1935
- Benveniste (Emile), "Homophonies radicales en indo-européen", *BSL* 51, 1955, 14-41
- Benveniste (Emile), *Le vocabulaire des institutions indo-européennes* (2 tomes), Paris, Minuit, 1969
- Bonnet (Clairelise) et Tamine (Joëlle), *Quand l'enfant parle du langage*, Bruxelles, Mardaga, 1985
- Cowgill (Warren) et Mayrhofer (Manfred), *Indogermanische Grammatik I, Einleitung, Lautlehre*, Heidelberg, Carl Winter, 1986
- Gardes-Tamine (Joëlle), *La grammaire* (2 tomes), Paris, Armand Colin, 1988
- Haudry (Jean), *L'indo-européen* 2, Paris, PUF, 1984

- Hjelmslev (Louis), *Le langage*, Paris, Minuit, 1966
- Leroy (Maurice), *Les grands courants de la linguistique moderne* ², Editions de l'Université de Bruxelles, 1971
- Meillet (Antoine), *La méthode comparative en linguistique historique*, Paris, Champion, 1984 (= Oslo et Paris, 1925)
- Meillet (Antoine), *Introduction à l'étude comparative des langues indo-européennes* ⁸, Paris, 1937 = University of Alabama Press, 1964
- Milner (Jean-Claude), "Sens opposés et noms indiscernables: K. Abel comme refoulé d'E. Benveniste", in Auroux (Sylvain) et alii (éds), *La linguistique fantastique*, Paris, Denoël, 1985, 311-323
- Mounin (Georges), *Histoire de la linguistique des origines au XXe siècle* ³, Paris, PUF, 1974
- Nussbaum (Alan J.), *Head and Horn in Indo-European*, Berlin et New York, Walter de Gruyter, 1986
- Olender (Maurice), *Les langues du paradis. Aryens et Sémites: un couple providentiel*, Paris, Gallimard - Le Seuil, 1989
- Pokorny (Julius), *Indogermanisches etymologisches Wörterbuch*, Berne, Francke, 1959-69
- Reichler-Béguelin (Marie-José), "Le consonantisme grec et latin selon F. de Saussure: le cours de phonétique professé en 1909-1910", *CFS* 34, 1980, 17-97
- Reichler-Béguelin (Marie-José), "Description et représentation dans le discours de la linguistique historique: l'exemple des racines indo-européennes", Actes du Colloque sur la Description, Fribourg, juin 1986, à paraître.
- Reichler-Béguelin (Marie-José), "La méthode comparative de Meillet: statut et légitimité des reconstructions", in Antoine Meillet et la linguistique de son temps, S. Auroux (éd.), *Histoire Epistémologie Langage* XI/2, 1988, 11-24
- Reichler-Béguelin (Marie-José), "La notion de preuve en grammaire comparée des langues indo-européennes", in Reichler-Béguelin (Marie-José) (éd.), *Perspectives méthodologiques et épistémologiques dans les sciences du langage*, Actes du Colloque de Fribourg, 11 et 12 mars 1988, Berne, Peter Lang, 1989, 115-138
- Rousseau (Jean), "La racine arabe et son traitement par les grammairiens européens (1505-831)", *BSL* 79, 1984, 285-321

- Saussure, Ferdinand de, *Mémoire sur le système primitif des voyelles en indo-européen*. Leipzig, 1878 (cité d'après le *Recueil des publications scientifiques de F. de Saussure*, Genève, 1922 = Genève-Paris, Slatkine Reprints, 1984)
- Saussure (Ferdinand de), *Cours de linguistique générale*, éd. par C. Bally et A. Sechehaye, Paris, Payot 1916 (éd. critique par T. De Mauro, 1972; cité aussi dans l'édition critique et synoptique de R. Engler, Wiesbaden, Harrassowitz, dès 1967)
- Specht (F.), *Der Ursprung der indogermanischen Deklination*, Göttingen, Vandenhoeck und Ruprecht, 1944
- Szemerényi (Oswald), *Einführung in die vergleichende Sprachwissenschaft* ², Darmstadt, Wissenschaftliche Buchgesellschaft, XIV, 1980